

La cervelle de Steiner

PAR CLAUDE ARNAUD

Il y a une euphorie particulière à entrer dans les vues d'un esprit assez libre pour n'être jamais intimidé par une renommée, ou une idéologie. George Steiner en est, lui qui ferraille depuis un demi-siècle pour maintenir la haute culture vivante et diffuser l'amour des lettres et des idées très au-delà des donjons universitaires. Divulguer sans vulgariser, faire lire sans catéchiser est la vocation de cet érudit franco-américain qui réussit à rendre la pensée de Heidegger limpide en 200 pages, et dont on publie aujourd'hui certains des textes qu'il donna au *New Yorker*, de 1967 à 1997.

Qu'il analyse le génie de l'éreintement de Karl Kraus, fustigeant ses contemporains dans la Vienne fin de siècle mais restant muet devant les beuglements de Hitler, ou le cynisme cruellement lucide de Brecht, répondant à qui le pousse à s'installer à Moscou : « *Je suis communiste, pas idiot* », Steiner se pose une même question : comment les creusets de l'intelligence que furent Berlin, Vienne, Saint-Petersbourg devinrent-ils les laboratoires de la tyrannie ? Reprenant le flambeau que Zweig laissa en se suicidant, l'auteur d'« *Eloge de la transmission* » répond en nous plongeant dans l'intimité d'Albert Speer, l'architecte de Hitler, aussi bien que dans celle d'Anthony Blunt, ce conservateur des peintures des Windsor qui s'inclinait physiquement devant George VI et mentalement devant Staline, pour qui il espionnait. Afin d'éclairer la « *schizophrénie* » de ce spécialiste de Poussin, Steiner rappelle les haines que peut nourrir la froideur obligée de l'érudit comme le ressentiment que Blunt, homosexuel, accumula contre l'establishment, avant de révéler l'existence d'abîmes en chacun.

On appréciera la liberté avec laquelle Steiner juge les ultimes héritiers de cette lucidité Mitteleuropa, sans en partager les conclusions : Cioran, moins critiqué pour son philonazisme d'avant-guerre que pour le chic macabre et la sottise de ses recueils, et Thomas Bernhard, dont la haine est comparée à une « *scie monotone et émoussée qui n'en finit pas de vrombir* » – il y a vingt formules de ce type par page. Entrez dans la cervelle de Steiner, cet érudit curieux de tout, il vous fera gagner des décennies de lectures en vous offrant ce que l'Europe a produit de meilleur, et parfois de pire ■



George Steiner

COMMENT LES CREUSETS DE L'INTELLIGENCE QUE FURENT BERLIN ET VIENNE DEVINRENT-ILS LES LABORATOIRES DE LA TYRANNIE ?

« Lectures. Chroniques du *New Yorker* », de George Steiner. Traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat (Gallimard, « Arcades », 404 pages, 18 €). A signaler : « Avec Georges Steiner. Les chemins de la culture », ouvrage collectif (Albin Michel, 256 pages, 18 €).